

écriture

Quel rôle peuvent jouer les nouvelles technologies de l'information et de la communication (les fameuses NTIC !) dans une politique de lecture et d'écriture ? Robert Caron, à propos d'un projet d'équipement informatique de quartiers de la Fédération Départementale des Centres Sociaux des Hauts de Seine, a été amené à faire des propositions, à préciser des pistes conjuguant les possibilités offertes par les outils électroniques et l'expérience acquise par l'AFL en matière de production d'écrit.*

* Cf. Nathalie Bois, *Le circuit-court : sa spécificité et ses usages*, A.L. n°62, juin 98, p.35.

NOUVELLES TECHNOLOGIES ET CIRCUITS COURTS

Robert CARON

*Qui peut ne veut
Qui veut ne peut
Qui fait ne sait
Qui sait ne fait
Ainsi va le monde
(Proverbe Italien)*

Le problème essentiel qui s'est posé est le suivant : que faire des NTIC dans les quartiers ? Si tout le monde est convaincu de l'aspect instrumental de ces nouvelles technologies, la difficulté reste entière lorsqu'il s'agit de formuler l'esquisse d'un projet où les Nouvelles Technologies ne soient pas présentées comme un but en soi. Mettre des ordinateurs dans les quartiers, tout le monde en sent la nécessité. Trouver et élaborer les raisons de cette implantation donne, pour l'instant, bien peu de résultats.

Ce constat n'a pas pour autant démoralisé les troupes, mais les a poussées à reprendre les choses à zéro pour que l'effort porté sur l'équipement ait pour origine non, la volonté d'être dans le vent, mais plutôt le projet d'initier et amplifier de réelles politiques de développement des quartiers.

Quelles sont les pistes retenues par et à cause de ces débats ?

1 - Les habitants « experts ».

Les habitants des quartiers sont ou peuvent devenir les « experts » de leur propre vie et de la vie des quartiers qu'ils habitent. Un « expert » est quelqu'un qui, à la fois, s'appuie sur une expérience et peut élaborer et produire des savoirs nés de cette expérience.

Nul ne peut douter que ceux qui vivent une certaine vie, certaines conditions de vie, sont les mieux placés pour en « parler ». Seulement, la plupart du temps, il ne leur manque, justement, « que la parole ». Autrement dit, si l'on

considère comme réel et important, l'ensemble des informations, données, faits que chaque habitant d'un quartier a en sa possession ou en mémoire, on n'en considère pas moins qu'il est incapable d'en produire une formulation communicable, une thèse qui fasse état d'un savoir nouveau, d'un éclairage inédit sur la réalité qui est la sienne. Le savoir appartient aux spécialistes universitaires qui tenteront de prélever des données qu'ils n'ont pas ; alors que les habitants possèdent les données sans avoir les moyens (ni même, bien souvent, les raisons) de les traiter.

Dire que les personnes qui vivent quelque chose sont en possession d'un « capital » d'expériences, c'est énoncer une évidence. Dire que ce sont ceux qui, la plupart du temps, ne possèdent pas l'épaisseur de cette expérience qui en créent des analyses, des savoirs, des rapports dont sont issues des décisions politiques, c'est énoncer une autre évidence.

Qu'est-ce qui empêche d'inventer le dispositif technique et social qui permettra aux auteurs des vies de produire le savoir sur leur propre vie ? de créer la dynamique faisant que ceux qui vivent soient ceux qui pensent ce qu'ils vivent ? de créer un laboratoire où les habitants d'un quartier deviendront les sociologues, écrivains, musiciens, artistes, philosophes de leurs vies de quartier ?

Qu'est-ce qui nous empêche ? D'y croire, peut-être. D'être convaincus de la réalité du principe d'égalité des intelligences, sans doute. D'imaginer que le savoir n'a pas nécessairement la forme canonique et hermétique que nous lui connaissons, certainement.

Toujours est-il que les choses ne sont pas gagnées pour les intéressés eux-mêmes (les habitants) ainsi que pour les structures qui s'engagent à leurs côtés. Alors, où se place l'obstacle ? Créer les conditions matérielles pour que chaque personne qui le désire puisse entrer en « production de savoirs » sur ce qu'elle vit et connaît nécessite un appui logistique sur au moins quatre points :

- La collecte des données issues des expériences vécues
- Le traitement de ces données
- La mise en forme, l'écriture des analyses effectuées
- Le dispositif de diffusion des savoirs élaborés

2 - La collecte des données

Il est frappant de constater qu'une des caractéristiques de l'exclusion sociale se situe dans cette impossibilité technique, dans cette non-sollicitation, dans cette évidence malsaine : certaines personnes, certaines catégories ne sont pas dans la situation de collecter des données.

Et pour cause ! S'il est couramment admis que le savoir se construit ailleurs et que ce savoir, dans le meilleur des cas, doit être diffusé (vulgarisé) auprès des catégories n'entrant pas dans ce processus de production, il n'est pas étonnant que les destinataires des savoirs ne soient pas invités à « collecter ».

Ce cas de figure est assez fréquent dans l'éducation. Ainsi, en regardant de près les pratiques pédagogiques à l'œuvre dans l'école, on est frappé par le fait qu'à de très rares exceptions près, les élèves ne sont pas sollicités sur des travaux de collectes de données. On peut éventuellement citer le cas de telle ou telle classe qui a construit une station météo et qui, chaque jour, effectue des relevés de température, de pression atmosphérique ou de quantité d'eau. Mais en dehors de ces quelques exceptions, on ne peut pas dire que la collecte soit une pratique courante ou quotidienne. La raison en est simple : l'école est le lieu de la transmission des savoirs et non celui de l'appropriation des techniques qui permettent la création des savoirs. Immergée dans cette nécessité de transmettre, l'école construit l'organisation du travail à partir du « programme » et tout ce qui, en termes d'activité, ne fait pas référence à cet ensemble de contenus est perçu comme une perte de temps.

Pourtant chacun sait, lorsque son quotidien professionnel le permet et le sollicite, que la collecte de données est une des caractéristiques, une des étapes préalables à la décision. On ne peut imaginer l'écriture d'un rapport sans amasser les informations nécessaires. On ne peut concevoir un compte-rendu sans un retour sur les données contenues dans les prises de notes. Bref, on ne peut s'engager dans la construction d'une cohérence sans s'appuyer sur les fondements d'un ensemble de faits et de données.

La vie de quartier, la création d'une dynamique avec la population ne peut se passer de ce travail minutieux et quelque peu fastidieux consistant à recueillir une masse variée d'informations et de données. Restera à préciser quelles données ? La réponse à cette question se trouve essentiellement dans la volonté de la population elle-même de vouloir régler tel ou tel problème.

3 - Le traitement des données

Une fois collectées, les données ne disent rien. Faire état de sensations, de sentiments ou d'impressions porte le risque de conduire à des impasses. Si « penser, c'est classer », il importe d'envisager les moyens matériels de traiter l'ensemble de ces données. Et c'est là, sans doute, que se place l'intérêt des nouvelles technologies. En effet, l'informatique a

démontré depuis plusieurs dizaines d'années sa puissance et son intérêt dans des domaines comme le stockage des informations, le calcul, l'automatisation de tâches fastidieuses... Mais ces derniers temps, les techniques ayant évolué, l'informatique apporte de nouvelles possibilités. Ainsi, à travers l'apparition d'Internet et des supports numériques, les utilisateurs doivent faire face à une nouvelle difficulté : gérer et appréhender la « profusion ». Cette nouvelle complication a conduit les techniciens et concepteurs à réaliser de nouveaux outils d'indexation (les moteurs de recherche) mais aussi et surtout à créer un nouveau domaine de traitement : la cartographie de données textuelles. (On pense à des outils tels que Gingo et Umap de la Société Trivium, mais aussi à d'autres développés avec l'aide de l'équipe d'Alain Lelu de l'Université de Paris 8).

4 - La mise en forme, l'écriture

Cette phase n'est pas la moins compliquée. Chacun en effet a pu connaître « l'angoisse de la page blanche ». Si l'écrit, le rapport à l'écrit est un réel problème de société aujourd'hui, c'est moins pour des raisons techniques (savoir écrire) que du fait de la représentation chez beaucoup de ce qu'est l'écrit, de ce à quoi il sert. Or, dans ce domaine, le discours le plus fréquemment colporté pourrait amener à penser que l'écrit relève soit de l'art, soit de l'expression personnelle. L'écrit a bien ces caractéristiques et ces fonctions mais il n'a pas que celles-là. Une autre approche le situe du côté des « technologies intellectuelles ». Autrement dit, on écrit pour arriver à savoir ce que l'on pense. L'aide que pourrait nous apporter l'écrit dans le projet qui nous intéresse devient alors bien plus évident. Si les habitants des quartiers sont conduits à collecter et à traiter des données autour de telle ou telle problématique, il va devenir nécessaire d'en concevoir et formaliser une « théorisation ». D'où l'idée de mettre en place un système de production d'écrits en circuits courts et brefs. Circuits courts parce qu'ils s'adressent, dans un premier temps, aux personnes mêmes qui sont engagées dans une action (les habitants d'un quartier engagés dans une volonté de changer les choses), qui partagent le même vécu autour de ce qui les rassemble et les préoccupe. Circuits brefs, car la nécessité se fera sentir d'élaborer un système de brouillons permanents où les productions profitent de la lecture des pairs pour devenir des productions plus structurées. Ce modèle de « circuit court et bref » de production a déjà montré son efficacité lorsque après la Révolution, les bourgeois, au pouvoir, ont dû constituer, créer, inventer leur propre littérature. Ce sont donc mis en place ce que l'on a appelé les Salons littéraires qui

avaient cette fonction de créer un aller-retour permanent, ou plutôt une spirale de production : écriture... lecture par les pairs... discussion... intégration des remarques dans un nouvel écrit... puis à nouveau lecture des pairs...

Les technologies informatiques permettent et facilitent la mise en place de ce dispositif de production (traitement de texte, publication assistée par ordinateur, liste de diffusion sur Internet).

5 - Le dispositif de diffusion

On peut estimer que, régulièrement, de ce dispositif de production résultent des synthèses satisfaisantes pour le groupe. Autrement dit, le brouillon peut se mettre au propre parce que l'ensemble des participants considère qu'il y a réellement construction de savoirs et que l'ensemble de ces nouveaux savoirs mérite d'être communiqué à un public plus large. Là encore, les nouvelles technologies facilitent ce projet. En effet, diffuser aujourd'hui ne nécessite plus d'investissements très lourds. Internet peut mettre à la portée d'un très large public des productions très diverses (textes, images et sons). Il n'y a donc plus d'impossibilité matérielle à la diffusion des savoirs construits.

Conclusion

Des ordinateurs, mais pour quoi faire ? S'agissant de la légitimité, de la fonctionnalité et du bien-fondé de l'implantation d'équipements informatiques dans les Centres Sociaux, la proposition décrite ici tente de mettre en avant, non les NTIC, mais un projet politique de développement en ne cédant pas aux mouvements de modes.

Utopie ? Partant du principe qu'il n'y a pas que les technologies qui devraient être nouvelles mais aussi et surtout les projets collectifs, ce projet dessine une volonté de changer la vie de chacun. Résolu à cette utopie, le quartier peut devenir ce lieu de création de savoirs et de transformation par les habitants eux-mêmes. S'imagineront alors les aides et le soutien nécessaires à l'usage des Nouvelles Technologies.

Robert CARON

Tout lecteur a le devoir de donner un sens plus pur aux mots de la tribu.